

—On vous indemniserait largement.
—Votre parole d'honneur ?
—Nous paierons la moitié avant... et le reste ensuite.
—Alors, je veux bien.
—Et s'il y avait des choses plus difficiles à faire ?...

L'Italien tressaillit.

—Qui me compromettraient ? balbutia-t-il.

M. Schmidt hésitait : mais son associé répondit carrément :

—Oui, qui vous compromettraient.

Giovanni réfléchit un moment.

—Est-ce que je pourrais les faire faire par un autre ? demanda-t-il timidement.

—Cela vaudrait mieux.

—C'est qu'il faudra le payer très cher, cet autre, insinua l'entrepreneur.

—On le paiera, répondit M. Schmidt.

—Alors, cela va tout seul, fit joyeusement l'Italien.

—Vous viendrez ici tous les huit jours prendre nos instructions, ajouta l'Allemand.

—Et vous serez muet, fit M. Jackson en attachant ses yeux pénétrants sur l'Italien.

Celui-ci s'écria :

—Oh ! mes bons messieurs ! la recommandation est inutile ; je suis le plus honnête homme du monde... M. Schmidt le sait bien.

Celui-ci avait préparé le billet.

—Voici, dit-il en tendant une plume, vous n'avez plus qu'à signer.

Et, lorsque Giovanni Corda eut apposé son paraphe sur le papier qui le livrait pieds et poings liés à la banque " Schmidt, Jackson and Co " M. Schmidt sortit d'une caisse particulière trente mille piastres qu'il compta devant les yeux éblouis de l'entrepreneur.

—Je vous attends dans huit jours, dit l'Allemand en forme de congé.

—Vous avez dix minutes pour prendre le train, ajouta M. Jackson.

L'Italien sortit, tout guilleret, avec force salutations et compliments.

Dès que la porte se fût refermée sur lui, le visage de M. Schmidt s'assombrit.

—Trente mille piastres, murmura-t-il avec un accent désolé.

—Bas, répliqua M. Jackson en envoyant vers le plafond une épaisse volute de fumée, ces trente mille piastres nous feront gager peut-être trente millions.

III.—LES CHANTIERS DE GIOVANNI CORDA.

A un vingtaine de kilomètres environ de Colon, se trouve Bohio-Soldado, le premier cerro un peu élevé, au travers duquel doit passer le canal.

C'est une colline rocheuse de cinquante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer qui précède la plaine marécageuse de Traversulla.

Là se trouvait l'un des chantiers concédés à Giovanni Corda, chantier dans lequel trois à quatre cents hommes travaillaient.

Le système d'extraction était d'ailleurs fort simple : on attaquait le cerro avec un mélange de poudre et de dynamite : ensuite on forait au-dessus des puits dont les matériaux étaient reçus par les wagon qui circulaient dans le tunnel.

Pendant que l'entrepreneur se faisait prendre dans la toile d'araignée tissé par messieurs Schmidt, Jackson et Cie, une foule compacte et bariolée s'agitait dans le chantier de Bohio-Soldado ; des hommes de toutes les nuances, depuis le blanc jusqu'au noir couleur suie, en passant par le jaune, le cuivré, le rouge même, attaquaient le cerro par le pic, la pioche, la poudre.

De temps à autre, les cris, les jurons, les chansons qui se croisaient dans l'air, se taisaient brusquement et pendant quelques secondes, un silence planait sur le chantier.

Puis tout à coup, une détonation sourde retentissait dans le flanc de la montagne, suivie bientôt d'un bruit déboulements ; c'était une mine qui éclatait, faisant sauter en débris quelques mètres cubes de roche.

Ensuite, les langues se remettaient en mouvement, couvertes par le roulement des wagons sur ses rails.

Une gaieté fébrile régnait parmi les travailleurs, en dépit du soleil de plomb qui leur tombait sur le crâne, brûlant leur torse nu, dévorant leurs yeux par sa réverbération sur les roches d'un blanc crayeux.

Il était onze heures du matin et, dans une heure, on devait suspendre la besogne pour manger et se reposer.

En outre, c'était samedi, jour de paie, et la perspective de dépenser en débauches et en orgies de toutes sortes les piastres si péniblement gagnées pendant une semaine, ne contribuait pas peu à mettre en joie ces forçats de la civilisation et de la spéculation.

En vain, les surveillants qui se promenaient de long en large, les revolvers à la ceinture et la carabine en bandoulière, avaient-ils recours à toute leur éloquence pour empêcher le travail de se ralentir, plus l'heure avançait et plus les coups de pics devenaient rares, moins les wagons s'emplissaient.

Réunis par groupes, le plus souvent de même nationalité, les ouvriers causaient à haute voix, parlant de leurs projets pour la journée du dimanche et même celle du lundi, un grand nombre d'entre eux ne rejoignant le chantier que la poche absolument vide.

Voyant tous leurs efforts inutiles, les surveillants haussèrent les épaules.

—C'est ainsi tous les samedis, murmura l'un d'eux.

Et un autre ajouta :

—Est-ce curieux que cela les rendent paresseux l'idée d'aller là-bas.

D'un hochement de tête, il désigna un petit pavillon qui s'élevait en dehors du chantier et dont le toit de tuiles rouges flambait sous le soleil.

Cette petite habitation servait de bureau à Giovanni Corda ; c'était là aussi que se tenait le caissier pour effectuer ses paiements.

—Hé ! riposta le premier surveillant, elle nous produit bien le même effet à nous. Crois-tu donc que, tout autre jour, je les laisserais tirer leur flème, comme ils le font ?

Il se tourna vers un homme qui déjà avait jeté son pic et à moitié couché sur le sol, la tête appuyée sur la paume de la main, fixait sur le groupe des surveillants un regard gouailleur.

—Eh bien ! Landrin, fit-il d'une voix rude, ne vous gênez pas... Voulez-vous que je vous envoie chercher un rocking-chair ?

L'homme se mit à rire en montrant sous ses lèvres minces des dents blanches et aiguës.

—Le fait est, répliqua-t-il, que ce ne serait pas de refus... Je suis moulu, brisé.

Cette réplique mit les travailleurs en gaieté.

—Allons, grommela le surveillant en fronçant le sourcil, ne faites pas le loustic, levez-vous et travaillez... Si M. Corda arrivait, vous me feriez mettre à l'amende.

—Ah ! ça, grommela Landrin, tu oublies à qui tu parles, mon vieux... si tu crois qu'un ancien lieutenant de la Commune, un compagnon de Rochefort à la Nouvelle, se traite comme tout ce tfoupeau de brutes, tu te trompes.

Il se releva lentement et, venant se planter dans une attitude de défi à deux pas de celui qui l'interpellait :

—Je ne me suis pas échappé de Nouméa pour venir crever comme un chien à Bohio-Soldado.

Le surveillant haussa les épaules.

—Vous savez, Landrin, répliqua-t-il, on la connaît votre histoire de la commune.

—Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda l'autre d'une voix sourde.

—Pas autre chose que ce qui est : à savoir que si vous êtes allé à la Nouvelle, c'est pour participation à un crime dont l'auteur principal a été...

Et d'un geste cynique, le surveillant imita avec sa main le mouvement d'un couperet qui s'abat sur une tête.

Les lèvres de Landrin devinrent blêmes ; sans ajouter un mot, il tourna les talons et s'en alla à quelques pas plus loin, les mains dans les poches, tirant la jambe de son allure de voyou parisien qui a traîné la chaîne.

Un moment, il demeura pensif à l'écart, et murmura entre ses dents serrées :

—Toi, mon bonhomme, tu en sais trop... papa Landrin n'aime pas qu'on s'occupe de ses petites affaires.

Comme il achevait cette réflexion, une cloche se mit en branle.

Aussitôt, tout s'arrêta, les bras, les wagons, les machines, et en un clin d'œil, les travailleurs se trouvèrent réunis par groupes ou plutôt par équipes, sous la direction des contre-maîtres.

Lentement, dans un ordre réglé d'avance, ils remontèrent du fond de l'immense tranchée et tous, en arrivant en haut, regardèrent machinalement du côté du petit pavillon où se tenaient le comptable et le caissier.

C'est en effet le but vers lequel tendaient toutes leurs pensées depuis le matin, ce pavillon qui contenait le prix de leur peine et qui leur promettait vingt-quatre ou quarante-huit heures de vie indépendante.

Entendons-nous cependant : Giovanni Corda avait là ses plans, ses livres de compte, mais il n'y laissait point sa caisse ; c'eût été de la dernière imprudence.

A moins de la faire garder la nuit par une douzaine d'hommes déterminés, armés jusqu'aux dents, et surtout honnêtes—qualité difficile à trouver—il aurait risqué fort d'être dévalisé.

L'entrepreneur se contentait donc de transporter, tous les samedis, la somme nécessaire pour régler ses ouvriers, pas davantage.

Un large guichet établi dans le mur servait à opérer le contrôle et le versement.

Une forte barre de bois, établie sur deux pieux fichés en terre parallèlement à la façade, formait une espèce de couloir, à l'instar des barrières qui, à la porte de nos théâtres, ont pour but de régulariser le passage de la foule.

On devait faire queue devant le guichet.

Les ouvriers entraient à droite et sortaient à gauche.

Le chef d'équipe se présentait le premier, faisait l'appel de ses hommes que le comptable pointait au fur et à mesure sur sa feuille, et le caissier lui versait l'argent.

Le chef faisait ensuite la distribution un peu plus loin, au milieu du groupe formé par les ouvriers de son équipe.

Ainsi se passaient les choses tous les samedis.

Et déjà le bataillon de travailleurs s'allongeait comme une troupe disciplinée et s'approchait du pavillon.

Mais le guichet n'était pas encore ouvert, bien que la cloche annonçant la cessation du travail eût sonné et que l'heure réglementaire fût passée depuis au moins dix minutes.

Le chef de l'équipe qui était en tête attendait patiemment.

Mais ceux qui étaient plus éloignés commençaient à donner des signes de mauvaise humeur.

D'un bout à l'autre de ce long serpent humain, des exclamations partaient, lancées dans tous les idiomes.

—Eh ! là bas ! feignant, qu'est-ce que tu attends ?... ramasse ta monnaie et file.

—Tu n'as pas l'intention de coucher là !

—Ma parole ! il se croit au bar... on dirait qu'il sirote un verre de gin.

Puis, ce furent des appels plus sérieux ;

—Le caissier !

—La monnaie !

—Nous n'avons pas le temps.

—J'ai faim !

—La soif m'étouffe !

—Ohé ! caissier de malheur !

—Ouvriras-tu, brutal ?

—Eh ! camarade ! cogne donc au guichet !

Ce n'étaient d'ailleurs que des plaisanteries, et des cris sans colère.

Quelques minutes d'attente, on pouvait supporter cela.

Mais un quart d'heure se passa, puis une demi-heure.

Alors, dans cette immobilité quasi complète, les nerfs se surexcitèrent, et le sang s'échauffa sous le soleil de plomb qui tombait du zénith.

La mauvaise humeur se traduisait en termes plus énergiques.